

Le cortège des fastes de Lille

Autor(en): **Richebé, Raymond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Archives héraldiques suisses = Schweizerisches Archiv für Heraldik = Archivio araldico Svizzero**

Band (Jahr): **7 (1893)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-745489>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CORTÈGE

DES

FASTES DE LILLE

Le superbe cortège historique qui vient de parcourir les rues de la ville de Lille a obtenu un grand succès d'admiration, en dépit du mauvais temps. De l'aveu de tous ceux qui l'ont vu passer, on n'a jamais rien fait de mieux en ce genre, ni en France, ni même en Belgique, où cependant l'on ne regarde à rien pour donner tout l'éclat imaginable aux solennités de cette espèce.

On ne savait ce qu'il fallait admirer davantage, de la richesse des costumes ou de leur scrupuleuse exactitude. On n'avait rien abandonné à la fantaisie. Tous les détails avaient été soigneusement étudiés par une commission composée de l'archiviste du département, de Monseigneur Dehaisnes, le savant historien de l'art en Flandre et de deux collectionneurs lillois très érudits, MM. Clainpanain et Quarré-Reybourbon.

C'est au peintre héraldique Van Driesten, bien connu à Paris, que l'on avait confié le soin de dessiner les costumes du Moyen-Age, de la Renaissance et de l'époque Louis XIV : on pourra juger par les photographies qui ont paru et par le dessin accompagnant cet article qu'il ne s'est jamais écarté de la vérité. Quant aux costumes militaires de la Révolution, ils avaient été reconstitués par MM. Pigache, de Lille, et Grammont, de Paris, sur les indications très précises fournies par le capitaine Lepage, historiographe du 19^e régiment de chasseurs à cheval.

Les chars, en général très réussis, étaient l'œuvre de M. Ghesquier, architecte à Lille. Moins vastes comme proportions que ceux que l'on a vu circuler le 22 septembre sur nos boulevards, ils étaient mieux calculés pour ne pas détourner l'attention des figurants de la cavalcade. Enfin, c'est le directeur du Conservatoire de Lille, M. Ratez, qui s'était chargé de la partie musicale. Les connaisseurs ont dû convenir qu'il s'est parfaitement acquitté de sa tâche.

Dans l'esprit de ses organisateurs, le cortège des Fastes de Lille était destiné à commémorer les principales phases de l'histoire de cette ville, depuis les premiers temps auxquels remonte sa fondation, jusqu'au 8 octobre 1792, jour de la levée du siège mis devant elle par les troupes autrichiennes, envoyées contre la Convention nationale. A l'occasion du centenaire de cette date, très importante à retenir puisqu'elle est, après Valmy, le premier succès remporté contre l'invasion étrangère dont la France était alors victime, les Lillois s'étaient unis sur le terrain du patriotisme, oubliant un instant la politique et les compétitions locales. L'administration municipale avait d'ailleurs eu le bon sens de faire appel à toutes les bonnes volontés, sans aucune distinction d'opinion, exemple qu'il serait désirable de voir se généraliser.

C'est grâce au généreux élan de la population et au concours de presque toute la jeunesse opulente du pays que, dans un espace de temps relativement restreint, la commission est parvenue à réaliser le programme qu'elle s'était proposé et à costumer richement un ensemble de plus de 2400 personnes.

Le cortège dont nous parlons était divisé en sept groupes, correspondant à autant d'époques différentes.

Le premier groupe rappelait les origines légendaires de la ville. On y voyait le roi Clotaire II, accompagné de leudes francs Arkembald, seigneur de Pevele, et Adalbald, seigneur de Marchiennes; le fameux Lydéric du Buc, le fondateur présumé de Lille, fils de Salvaert, prince de Dijon et de la princesse Ermengarde; Phinaert, le meurtrier de Salvaert et d'Ermengarde, qui fut vaincu en combat singulier par Lydéric; le Forestier de Flandre, officier qui paraît avoir été le prédécesseur immédiat des comtes héréditaires; enfin les hommes des abbayes de Saint-Amand et de Saint-Vaast, à qui revient le mérite d'avoir défriché une partie du pays flamand, aujourd'hui si fertile. Deux chars figuraient dans cette section: l'un représentant la fontaine del Saulx, où l'on place le berceau de la cité lilloise; l'autre symbolisant l'agriculture, si en honneur dans la contrée.

La seconde partie du cortège donnait aux spectateurs une idée de l'organisation féodale de la Flandre wallonne au XI^e siècle. On y voyait d'une part le comte Baudouin V, oncle et tuteur du roi de France Philippe I, précédé du châtelain de Lille, de ses pairs, des avoués et prévôts des villes de la châtellenie, du maire-héréditaire et des échevins-juges que l'on pense avoir été institués antérieurement à la constitution de la commune; de l'autre un char représentant la collégiale de Saint-Pierre, le principal établissement religieux de la cité, dont la fondation remonte à l'année 1065. N'oublions pas de signaler ici un groupe de vingt-sept guerriers sonnant du lituus; c'était un des clous de la cavalcade. A noter aussi les hommes d'armes porteurs du *Gæden dag*, la terrible massue flamande, et les chevaliers du pays, compagnons de Guillaume-le-Conquérant en Angleterre.

Le troisième groupe correspondait au XIII^e siècle. C'était un des plus nombreux et des plus brillants. On y voyait figurer le corps échevinal, tel qu'il était autrefois constitué à Lille, précédé de hérauts

d'armes et suivi de ménétriers. Puis venait, sur un char superbe, le vainqueur de Bouvines, Philippe-Auguste, ayant à ses pieds le comte Fernand de Portugal ; puis encore, suivant l'ordre des temps, les rois de France Louis VIII et Louis IX, suzerains de la Flandre et protecteurs des comtesses Jeanne et Marguerite ; ensuite, un autre char portant les principaux trouvères connus à cette époque dans la contrée ; enfin, les comtesses elles-mêmes, accompagnées de leurs dames d'honneur et d'un éblouissant cortège de vassaux. C'est ici surtout que le peintre Van Driesten, auteur de tous les costumes de ce groupe, avait pu donner libre carrière à son remarquable talent. Tous les seigneurs de la suite des comtesses, en général représentés par des jeunes gens originaires de la localité dont ils portaient la bannière, étaient en grand costume héraldique à la mode du XIII^e siècle. Leurs armoiries, brodées sur leurs vêtements, étaient reproduites sur les caparaçons de leurs chevaux, ce qui formait un tableau d'une richesse de couleurs et d'un pittoresque inouïs. Pour clore la marche et par une habile opposition apparaissait, monté sur d'invisibles roues, le beffroi de la ville, antique monument aujourd'hui disparu, à l'ombre duquel s'étaient développées les franchises municipales.

La quatrième époque (XV^e siècle)¹ était celle de la domination des ducs de Bourgogne en Flandre. La commission organisatrice avait voulu imprimer à cette partie du cortège un caractère tout particulier de magnificence, en rapport avec les données historiques que nous possédons sur le développement des beaux-arts et du luxe pendant cette période de l'histoire flamande. Venaient d'abord les douze corps de métiers de Lille avec douze bannières à leurs blasons respectifs. On avait ensuite reconstitué très fidèlement le cadre traditionnel d'une solennité locale connue sous le nom de fête de l'Épinette. Jusque vers la fin du XV^e siècle, un certain nombre de bourgeois de la capitale de la Flandre wallonne et des villes voisines se réunissaient chaque année à Lille pour s'y disputer à grands coups de lances, sous les yeux des « gentes damoiselles » de la localité, un prix consistant en un épervier d'or que le vainqueur portait au cou. Cette joute était l'occasion de grandes réjouissances et d'un festin pantagruélique, dont les frais étaient supportés à tour de rôle par l'un des plus riches bourgeois de la ville. Ce dernier prenait pour présider la fête le titre de roi de l'Épinette et son sceptre était une branche d'épine d'or, rappelant une relique de la Sainte-Couronne vénérée dans le couvent des Dominicains. A l'aide de documents conservés aux archives municipales, la commission avait pu faire revivre ce roi éphémère sous son splendide costume de satin blanc, les dames chargées de décerner le prix, les jouteurs armés de toutes pièces, le héraut aux armes de la ville, le connétable et les écuyers. Le coup-d'œil était tel que l'on se prenait à regretter la suppression d'une aussi brillante institution.

Après le défilé des milices bourgeoises qui suivaient le cortège de l'Épinette, on pouvait admirer le duc Philippe-le-Bon au milieu des chevaliers

¹ Les armures sortaient de chez le spécialiste fort connu, M. Rouget, de Paris.

qui prirent part au premier chapitre de l'ordre insigne de la Toison d'Or, tenu à Saint-Pierre de Lille en 1432, la duchesse Isabelle de Portugal, Charles-le-Téméraire (un des personnages les plus somptueusement vêtus), Isabelle de Bourbon sa femme, les sires de Luxembourg, de Créquy, de Comines, etc. Enfin, sur un char spécial, étaient groupés les députés composant les États de la Flandre wallonne : quatre pour Lille, deux pour Douai, deux pour Orchies, sans compter les quatre seigneurs hauts-justiciers de Phalempin, Cysoing, Comines et Wavrin.

Avec le cinquième groupe (XVI^e siècle), nous arrivons à une époque pour laquelle les documents iconographiques ne manquent pas. Aussi les avait-on largement mis à profit pour représenter les souverains des maisons d'Autriche et d'Espagne, ayant régné sur la Flandre et ayant fait leur entrée solennelle à Lille : Charles-Quint, Marguerite d'Autriche, Philippe II, et les archiducs Albert et Isabelle.

C'est monté sur un superbe cheval de race et précédé de ses célèbres bandes wallonnes que s'avancait l'empereur et roi, rival de François I. Il portait un pourpoint de velours vert à crevés de satin blanc et une cape en velours rubis doublée de fourrures de grande valeur. Devant lui, son grand-écuyer, tout vêtu de drap d'or, tenait haute l'épée de justice. A sa suite venait un nombreux cortège de seigneurs, d'officiers et de membres du conseil privé¹, tous admirablement équipés.

Marguerite d'Autriche tante de Charles-Quint et régente des Pays-Bas de 1507 à 1530, trônait au haut d'un char rempli de ménestrels. Elle était en satin blanc brodé d'or, avec manteau de cour en velours vert.

Philippe II se faisait remarquer par la magnificence toute royale de son costume de velours de Gênes bleu et argent, garni de fines broderies et de dentelles.

L'archiduc Albert, en pourpoint de satin jaune avec manteau de velours noir, et l'archiduchesse Isabelle, en robe de velours vert, fermaient cette marche pompeuse.

Notons aussi avant d'arriver au sixième groupe le char de l'héroïne lilloise, Jeanne Maillotte qui, une hallebarde à la main, défendit la ville attaquée par une bande de pillards.

Le XVII^e siècle est l'époque du retour définitif de Lille à la France sous Louis XIV. Aussi cette partie du cortège était-elle consacrée à peindre la puissance et la gloire du grand roi. Après un peloton de mousquetaires porteurs d'anciens étendards prêtés par le colonel du 22^e dragons, on voyait s'avancer douze gentilshommes de la maison du Roi, parmi lesquels nous avons remarqué le marquis de Rochefort, en peluche bleu-ciel, avec cravate de dentelle blanche et bijoux de grand prix. A leur suite venaient deux sergents portant les clefs authentiques de la ville, telles qu'elles furent présentées au roi et à la reine en 1667 ; le carrosse royal contenant la reine ; les violons de

¹ A signaler, dans ce groupe, le riche costume du sire d'Ysselstein, porté par un descendant de cette famille, M. Boutry.



Le vainqueur du Tournoi

Lulli ; Condé, Turenne, Louis XIV et ses maréchaux ; Vauban et Louvois, qui firent élever les fortifications de la ville et la porte monumentale dite de Paris ; enfin une très fidèle reproduction de cette même porte, montée sur roues. Le roi était en habit bleu à passementeries d'or, avec le grand cordon du Saint-Esprit, la reine en satin-ivoire et velours bleu-de-roi semé de fleurs-de-lis d'or. Tous deux, détail qu'on avait eu soin de ne pas divulguer à l'avance, étaient constellés de diamants anciens d'une valeur considérable.

On aurait pu craindre, qu'après tant de splendeurs, les costumes du septième et dernier groupe, symbolisant la résistance de Lille en 1792, ne parussent bien ternes et bien monotones. Il est certain que, pour rester dans la vérité historique, on avait bien été forcé de donner au conseil-général de la commune une tenue assez sombre. Mais les uniformes de l'État-Major de la place et des corps de troupe faisant alors partie de la garnison donnaient à cette fraction, non la moins importante du cortège, un éclat en rapport avec ce que l'on avait vu précédemment. C'est surtout la ravissante tenue des hussards, d'une fraîcheur sans égale, qui soulevait l'admiration des innombrables spectateurs, surtout de ceux venus du dehors, car, pour les Lillois eux-mêmes, rien ne pouvait être au-dessus du corps municipal des Canonniers, antique milice très populaire là-bas. Encore un clou très réussi à signaler : le char représentant l'église Saint-Étienne et les maisons voisines incendiées par les boulets rouges des Autrichiens, et nous en aurons fini avec ce spectacle inoubliable dont notre pâle récit n'a pu donner qu'une faible idée.

PARIS.

RAYMOND RICHEBÉ.

